

UN ENTRETIEN AVEC FRITHJOF SCHUON

DEBORAH CASEY

Votre premier livre a pour titre De l'Unité transcendante des Religions. Puis-je vous demander comment il faut comprendre cette unité ?

Frithjof Schuon : Le point de départ est la constatation qu'il existe des religions diverses qui s'excluent mutuellement. Cela pourrait signifier qu'une seule religion a raison et que toutes les autres sont fausses; cela pourrait aussi signifier qu'elles sont toutes fausses. En réalité cela signifie qu'elles ont toutes raison, non dans leur exclusivisme dogmatique mais dans leur signification unanime intérieure, qui coïncide avec la métaphysique pure ou, en d'autres termes, avec la *philosophia perennis*.

Comment pouvons-nous savoir que cette signification métaphysique est la vérité ?

F. S : La perspective métaphysique est fondée sur l'intuition intellectuelle, qui, par sa nature même, est infaillible parce qu'elle est vision par l'intellect pur alors que la philosophie profane n'opère qu'avec la raison, donc au moyen d'hypothèses et de conclusions logiques.

Ceci étant, quelle est la base de la religion ?

F. S : La perspective religieuse dogmatique ou théologique a pour base la révélation. Son principal but n'est pas d'explicitier la nature des choses ou les principes universels mais de sauver les hommes du péché et de la damnation et d'établir aussi un équilibre social réaliste.

Si nous avons une religion pour nous sauver pourquoi avons-nous besoin de métaphysique ?

F. S : Parce que la métaphysique satisfait les aspirations des personnes intellectuellement douées. La vérité métaphysique ne concerne pas seulement notre mental mais elle pénètre aussi tout notre être; c'est pourquoi elle est bien au-dessus de la philosophie au sens ordinaire du terme.

De quoi tout être humain a-t-il besoin sur le plan spirituel ?

F. S : De trois choses : la vérité, la méthode spirituelle, la moralité. La vérité pure et sans voile coïncide avec la métaphysique; les dogmes religieux sont des symboles des vérités métaphysiques; la compréhension profonde du symbolisme religieux est l'ésotérisme. La métaphysique pure est sous-jacente en toute religion.

Qu'en est-il de la méthode spirituelle ?

F. S : La méthode spirituelle est essentiellement prière. Il y a trois formes de prière : d'abord la prière canonique, par exemple le Notre-Père ; deuxièmement la prière personnelle, dont le meilleur modèle est donné par les Psaumes ; troisièmement la prière contemplative du cœur ; il s'agit là de spiritualité mystique qui exige certaines conditions. *Le Récit d'un Pèlerin russe* en donne une image, de même que les textes hindous sur le *Japa-yoga*, l'invocation méthodique.

Et qu'en est-il de la moralité ?

F. S : C'est, après la vérité et la pratique spirituelle, la troisième dimension de la vie spirituelle. D'une part moralité signifie comportement raisonnable, sain et généreux. D'autre part elle signifie beauté de l'âme, et donc noblesse intrinsèque. Sans cette qualité, la doctrine et la pratique spirituelle seraient vaines.

Vous avez mentionné, avant cela, l'intuition intellectuelle. Chacun ne possède-t-il pas cette faculté ?

F. S : Oui et non. En principe toute personne est capable d'intellection pour la simple raison que l'homme est l'homme ; mais, en fait, l'intuition intellectuelle – « l'œil du cœur » – est cachée, pour ainsi dire, sous une couche de glace en raison de la dégénérescence de l'espèce humaine. Nous pouvons donc dire que l'intuition pure est un don et non une faculté de l'humanité en général.

Est-il possible de développer cette intuition ?

F. S : Il n'est pas nécessaire de la développer. On peut être sauvé seulement par la foi. Mais il est évident qu'une personne très pieuse ou contemplative a plus d'intuition qu'une personne mondaine.

Puis-je vous demander quel est le rôle de l'art dans l'existence spirituelle de l'homme ?

F. S : On pourrait dire qu'après la moralité, l'art – au sens le plus large du terme – est une dimension naturelle et nécessaire de la condition humaine. Platon a dit « la Beauté est la splendeur du Vrai ». Disons que l'art, y compris l'artisanat, est une projection de la vérité et de la beauté dans le monde des formes ; c'est *ipso facto* une projection des archétypes. C'est essentiellement une extériorisation en vue d'une intériorisation. L'art ne signifie pas dispersion, il signifie concentration, voie de retour à Dieu. Toute civilisation traditionnelle a créé un cadre de beauté, un environnement naturel, écologique, indispensable pour la vie spirituelle.

Quels sont les critères pour reconnaître la valeur d'une œuvre d'art, son niveau d'inspiration ?

F. S : Les archétypes de l'art sacré sont des interprétations célestes. Toutes les autres œuvres d'art tirent leur inspiration de la personnalité spirituelle de l'artiste. Les critères pour apprécier la valeur de l'œuvre d'art sont le contenu, le mode d'expression, et la technique, le style.

Les critères sont-ils différents selon les types d'art – peinture, sculpture, danse, musique, poésie, architecture ?

F. S : Non, les critères ne sont pas différents quels que soient les types d'expression artistique.

A propos de la beauté, il y a ce qu'on pourrait appeler un élément ambigu, du fait qu'elle peut conduire à un narcissisme mondain ou, au contraire, au ressouvenir du Divin. Qu'est-ce qui, dans certains arts – musique, poésie et danse par exemple – accentue l'élément ambigu ?

F. S : La peinture et la sculpture sont d'une certaine façon plus cérébrales et objectives, que la poésie, la musique et la danse, qui sont plus psychiques et subjectives. C'est pourquoi l'élément ambigu est plus prononcé dans ces trois formes d'art.

Pourrait-on dire que la notion hindoue de darshan trouve une application dans l'expérience de l'art et de la beauté ?

F. S : Bien sûr, la notion hindoue de *darshan* s'applique à toute expérience esthétique ou artistique, mais elle implique alors des perceptions mentales et auditives et pas seulement visuelles.

Pourrait-on dire qu'il y a un lien entre beauté, au sens le plus large, et ésotérisme ?

F. S : Oui, il y a un lien entre beauté et ésotérisme parce que « la Beauté est la splendeur du Vrai ». L'art traditionnel est ésotérique et non exotérique. L'exotérisme s'intéresse à la moralité pas à la beauté. Il arrive même que l'exotérisme s'oppose à la beauté par préjugé moral.

Serait-il légitime de dire que l'ésotérisme a, au regard de la beauté, certains droits qui transcendent les limites et les prohibitions formulées par les divers exotérismes ?

F. S : En principe l'ésotérisme a certains droits qui transcendent les prohibitions de l'exotérisme, mais en fait, l'ésotérisme peut rarement faire usage de ses droits. Néanmoins cela s'est produit, par exemple dans le cas de danses de derviches ou de peintures tibétaines apparemment impudiques.

A côté des « Beaux Arts » il y a – au Japon par exemple – l'art des arrangements de fleurs, la cérémonie du thé, et même les arts martiaux, qui sont – ou furent à l'origine – considérés comme des manifestations de nature spirituelle. Comment se fait-il qu'une activité aussi « banale » que la préparation du thé puisse devenir le véhicule d'une grâce spirituelle ?

F. S : Les arts du Zen, comme la cérémonie du thé, sont une cristallisation de certains actes du Bouddha, ou disons, de l'homme primordial. Le Bouddha n'a jamais manipulé une épée mais, s'il l'avait fait, il l'aurait fait comme un maître Zen. Agir comme le Bouddha, même au simple niveau de la préparation du thé, c'est assimiler quelque chose de la nature du Bouddha, c'est une porte ouverte vers l'illumination.

L'art moderne n'est pas traditionnel. Cela signifie-t-il qu'une œuvre d'art moderne soit nécessairement mauvaise ?

F. S : Non, parce qu'une œuvre d'art moderne – moderne au sens le plus large du terme – peut manifester diverses qualités, tant en ce qui concerne le contenu que la forme et l'artiste lui-même. Certaines productions traditionnelles sont mauvaises et certaines non traditionnelles sont bonnes.

Que signifie l'art pour l'artiste ?

F. S : En créant une œuvre d'art noble l'artiste œuvre sur sa propre âme : en un sens il crée son propre archétype. C'est ainsi que la pratique de tout art est une voie de réalisation de soi, en principe mais aussi en fait. Lorsqu'il s'agit de sujets sans importance ou même négatifs, l'artiste peut demeurer intentionnellement inaffecté, mais lorsqu'il s'agit de sujets nobles et profonds, l'artiste œuvre avec son cœur même.

Votre livre The Feathered Sun (Le Soleil de plumes) révèle l'intérêt que vous portez aux Indiens d'Amérique. Qu'est-ce qui détermine cet intérêt ou cette affinité ?

F. S : Les Indiens d'Amérique – spécialement les Indiens des Plaines – ont beaucoup de choses en commun avec le Samouraï japonais, qui très souvent pratiquait la spiritualité Zen. Moralement et esthétiquement parlant, les Indiens furent l'un des peuples les plus fascinants du monde. Le dix-neuvième siècle a commis l'erreur majeure de ne faire de distinction qu'entre peuples « civilisés » et « sauvages ». Il y a d'autres distinctions qui sont beaucoup plus réelles et importantes, car il est évident que la « civilisation », au sens ordinaire, n'est pas la plus haute valeur de l'humanité, et que le terme de « sauvage » ne convient pas aux Indiens. Ce qui détermine la valeur des personnes n'est ni leur culture mondaine ni leur intelligence inventive et pratique, mais leur attitude en face de l'Absolu. Celui qui a le sens de l'Absolu n'oublie jamais les liens existant entre les humains et la nature vierge parce que la nature est notre origine, notre patrie naturelle, ainsi qu'un message de Dieu tout à fait transparent. Pour l'historien arabe Ibn Khaldun, la condition même d'une civilisation réaliste est l'équilibre entre les Bédouins et les citadins, autrement dit entre nomades et sédentaires, entre les enfants robustes de la nature et les représentants des valeurs culturelles élaborées.

Vos ouvrages sur l'art, The Feathered Sun et particulièrement Images of Primordial and Mystic Beauty, évoquent le mystère de la nudité sacrée. Pourriez-vous expliquer la signification de cette perspective ?

F. S : La nudité sacrée – qui joue un rôle important non seulement chez les Hindous mais aussi chez les Indiens d'Amérique – est fondée sur la correspondance analogique entre l'« extérieur » et l'« intérieur » : le corps est alors vu comme « cœur extériorisé » et le cœur pour sa part « absorbe » en quelque sorte la projection corporelle; « les extrêmes se touchent ». On dit en Inde que la nudité favorise l'irradiation des influences spirituelles mais aussi que la nudité féminine en particulier manifeste Lakshmi et par conséquent a un effet bénéfique sur l'environnement. D'une manière tout à fait générale, la nudité exprime et actualise virtuellement un retour à l'essence, à l'origine, à l'archétype, donc à l'état céleste. « Et c'est pour cela que nue, je danse » comme disait, après avoir découvert le divin Soi en son cœur, la grande sainte Kashmiri, Lalla Yogishvari. Assurément, il y a dans la

nudité une ambiguïté de *facto* à cause de la nature passionnelle de l'humanité; mais il y a aussi le don de la contemplativité qui peut la neutraliser, comme c'est précisément le cas pour la « nudité sacrée ». C'est ainsi qu'il n'y a pas seulement la séduction des apparences mais aussi la transparence métaphysique des phénomènes qui permet de percevoir l'essence archétypale à travers l'expérience sensorielle. Saint Nonnos, quand il vit Sainte Pélagie entrer nue dans la fontaine baptismale, rendit grâce à Dieu de n'avoir pas seulement mis dans la beauté humaine une occasion de chute mais aussi une occasion d'élévation vers Dieu.

Quel pourrait être votre message pour les hommes en général ?

F. S : La prière. Être homme signifie être en rapport avec Dieu. La vie n'a pas de sens sans cela. La prière et aussi la beauté, bien sûr, car nous vivons au milieu des formes et non dans un nuage. La beauté de l'âme d'abord et puis celle des symboles qui nous entourent.

Vous avez parlé de métaphysique. Puis-je vous demander quel est le contenu principal de cette sagesse éternelle ?

F. S : La métaphysique signifie essentiellement : discernement entre le Réel et l'apparence ou l'illusoire. En termes védantins, entre Âtma et Mâyâ, le divin et le cosmique. La métaphysique s'intéresse aussi aux racines de Mâyâ en Âtma – c'est la personnification divine, le Dieu qui crée et dont procède la révélation – ainsi qu'à la projection d'Âtma en Mâyâ – c'est-à-dire tout ce qui est positif ou bon dans le monde. Enfin et ceci est essentiel : la connaissance métaphysique implique une assimilation intellectuelle, psychique et morale; le discernement implique concentration, contemplation et union. La théorie métaphysique n'est donc pas une philosophie au sens moderne du terme; elle est essentiellement sacrée. Le sens du sacré est une qualification indispensable pour la réalisation métaphysique, comme elle l'est pour toute voie spirituelle. Pour les Indiens, comme aussi pour les Hindous, tout est sacré dans la nature. Les hommes modernes doivent apprendre cela parce que c'est une affaire d'écologie au sens le plus large du terme. Ce qu'il faut avant tout c'est la prière, puis un retour à la nature. On pourrait objecter que c'est trop tard; pourtant chaque personne est responsable de ce qu'il – ou elle – fait et non de ce que font les autres – parce que chacun se tient devant Dieu et peut faire ce qui est nécessaire à son âme immortelle. Le premier pas vers le retour à la nature est la dignité, dignité des formes et de la conduite; ceci crée l'ambiance dans laquelle la prière se sent chez elle parce que la dignité participe de la Vérité immuable.

Paru dans *The Quest*, Summer 1996.

Traduit de l'anglais.

Copyright Frithjof Schuon 1995.